



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE

Paris, le 29 mars 2005

Groupement enseignement général

Capitaine
Midan Christophe
A2

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 / Dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

Dans *La troisième vague*, ouvrage paru en 1980 et surtout *Guerre et contre-guerre*, paru en 1993, les futurologues Alvin et Heidi Toffler se font les apôtres d'une « stratégie du savoir » assurant « le triomphe du logiciel sur l'acier ». Ils popularisent ainsi le concept américain de révolution dans les affaires militaires (RMA), censé remplacer la stratégie par une course à la supériorité technique et matérielle. Pourtant, aujourd'hui, la coalition menée par Washington est loin d'avoir obtenu le succès en Iraq et cette campagne a déjà causé des pertes alliées estimées à 10 000 hommes dont près de 1 500 morts... Il est donc légitime de s'interroger : la supériorité matérielle se substitue-t-elle à la stratégie ? A cette question, la réponse est claire : la primauté de la stratégie perdure, quelle que soit l'importance du matériel et de la technique. Certes, la supériorité matérielle est incontestablement un facteur de supériorité important (I), mais il ne saurait se substituer à l'habileté du stratège est n'est qu'un élément parmi d'autres nécessaire à la victoire ou à la réalisation de l'effet final recherché (II).

1 L'importance du facteur matériel dans la guerre moderne

1,1 une riche théorie

La fin du XIX^{ème} et le XX^{ème} siècles sont des périodes de prédilection de la méthode réaliste, ou matérielle, qui proclame que la définition de la stratégie est subordonnée à l'étude des potentialités des moyens disponibles et avant tout des matériels existants. Cette méthode conduit à des analyses qui portent naturellement à reconnaître le primat du matériel sur tous les autres facteurs de la stratégie et nie donc, en dernière analyse, l'art du stratège. Cette tendance se manifeste dans les trois domaines classiques de la stratégie : naval, terrestre et aérien. Dès les années 1880 – et jusqu'à la défaite russe de Tsushima – la Jeune Ecole (navale) française proclame la priorité des matériels nouveaux sur la stratégie classique, à base de navires de ligne. Quelque peu déstabilisée par la bataille décisive qui a décidé du sort de la guerre russo-japonaise, elle connaît une certaine défaveur, avant de renaître de ces cendres dans les années 1920. Sur terre, les théoriciens revenus de l'idéologie de l'offensive démentie par la Première Guerre mondiale, suivent la même piste : priorité donnée aux matières premières stratégiques et aux stocks de matériels, réalisation d'une industrie de défense nationale par tous les pays y compris les petites puissances (Roumanie, Tchécoslovaquie...), etc. En ce qui concerne le domaine aérien, surtout, Clément Ader annonce dès le début du siècle que *qui sera maître de l'air sera maître du monde* et le général Douhet annonce que le bombardement stratégique (chimique et incendiaire) assurera à lui seul la victoire en entraînant la révolte des peuples contre leurs dirigeants. Après la Deuxième Guerre mondiale, les tenants de la supériorité matérielle attribuent – en partie à tort – la capitulation japonaise à la bombe atomique et la stratégie est dominée par le fait nucléaire, les deux superpuissances se livrant à un duel de vecteurs et de têtes qui n'a plus rien à voir avec la nécessité stratégique. Cette supériorité du tout nucléaire n'est remise en question que par les armes guidées, qui permettent de rêver d'une révolution militaire aboutissant à une guerre « presse-boutons » et donne finalement la théorie de la RMA. Force est donc de reconnaître que les tenants de la supériorité

matérielle sur la stratégie ont été nombreux sinon dominants dans les 120 ans qui nous précèdent : il reste à mesurer ce que donne cette théorie dans les faits.

1,2 Les résultats de la supériorité matérielle dans les guerres modernes

Les deux guerres mondiales sont indiscutablement des guerres industrielles. Commencées par la manœuvre, elles deviennent vite une guerre de matériel et la victoire alliée est en grande partie liée à une supériorité matérielle : lorsque la rupture stratégique est consommée – en 1918 et en 1942 – c’est d’abord la supériorité matérielle – et numérique – des alliés qui est en cause : en 1918, ils disposent de 200 000 véhicules contre 40 000 pour l’Allemagne : ils peuvent donc pousser les renforts partout où cela est nécessaire et annuler les succès opérationnels allemands du printemps 1918. Entre la contre-offensive alliée de 8 août « jour de deuil de l’armée allemande » et le 11 novembre 1918, l’artillerie allemande est réduite d’un tiers, ce qui entraîne un matraquage chaque semaine plus violent des contingents allemands. Lors de la Deuxième guerre mondiale, la ville de Cleveland, 4^{ème} producteur métallurgique des Etats-Unis, produit autant d’acier que le Japon et plus que l’Italie ! La stratégie allemande de guerre sous-marine est un succès mais elle ne peut rien faire contre la supériorité alliée : les Allemands parviennent à couler environ 24 millions de tonnes de navires alliés, mais dans le même temps 43 millions de tonnes sont construits, dont plus de 80% par les Etats-Unis. Lors des 2^{ème} et 3^{ème} guerres du Golfe (1991 et 2003), la supériorité aérienne totale de la coalition ne laisse aucune chance aux Irakiens, du moins dans la phase symétrique des combats... Enfin, la perception de la supériorité matérielle permet parfois d’éviter le combat : ainsi, s’est sur l’appréciation de la puissance mécanisée et blindée très supérieure de l’adversaire que le Conseil de la Couronne roumain décide d’abandonner sans combat la Bessarabie et la Bucovine du Nord, devant l’ultimatum soviétique du 26 juin 1940.

A cela s’ajoute le facteur qualitatif : la Première et surtout la Deuxième guerres mondiales voient la consécration de la supériorité technologique : les Roumains ont beau bénéficier d’une supériorité opérationnelle et tactique encore nette sur l’Armée rouge à Stalingrad, les chars – français – R35 de la 1^{ère} division blindée roumaine ne peuvent rien faire contre les T34 soviétiques, et l’unité est « disloquée » en quelques heures. Sur mer, il en est de même : les patrouilles aériennes maritimes, l’ASDIC, le radar, le déchiffrement d’Enigma et le Hérisson sonnent le glas des sous-marins allemands, que ne peut sauver la supériorité de la stratégie des meutes. De nos jours, la supériorité des « armes intelligentes » américaines, issues de la RMA – et le réarmement de l’alliance du Nord par les Russes – ont largement surclassé la stratégie de défense en avant des Talibans, qui ont dû se réfugier dans la clandestinité. Surtout, la supériorité de la bombe nucléaire est tellement évidente qu’elle rend la guerre « inconcevable » – entre puissances nucléaires – et remplace donc, par sa simple présence, la stratégie classique par un « équilibre de la terreur » annulant ainsi l’objectif premier de la stratégie, la victoire.

2 La supériorité de la stratégie sur les aspects matériels

2,1 L’insuffisance de la supériorité matérielle par rapport à la stratégie et la doctrine

S’il est vrai que la supériorité matérielle, tant qualitative que quantitative, a une importance réelle dans les conflits, il serait dangereux d’en faire l’élément clef du succès et de s’affranchir d’une stratégie et d’une doctrine. En effet, la supériorité matérielle ne vaut que si elle est accompagnée d’une stratégie et d’une doctrine adaptées : encore une fois, les exemples sont légions. Je n’en prendrai que trois : tout d’abord, sur terre, l’incapacité des alliés à penser les chars comme autre chose que des moyens d’accompagnement de l’infanterie : les Franco-Britanniques disposent d’une égalité sinon d’une supériorité quantitative et qualitative vis-à-vis de l’Allemagne en 1940 : les chars Matilda britanniques et surtout B1, B1 bis et D français sont invulnérables aux canons des blindés allemands et disposent, pour les français du moins, d’une supériorité en matière d’artillerie et d’une quasi-égalité en terme de performances : mais ils ne seront presque d’aucune utilité face à la Wehrmacht, faute de doctrine adaptée. Il en est de même dans le domaine naval en ce qui concerne les porte-aéronefs : certes, les Etats-Unis obtiendront à partir de 1943 une nette supériorité numérique dans le pacifique en construisant 136 porte-avions (contre 19 pour les Japonais), mais la défaite japonaise de Midway est le résultat d’erreurs stratégiques et non d’un déséquilibre des moyens, les Japonais ayant encore la supériorité matérielle sur les Américains : absence de doctrine d’emploi des porte-avions envoyés en avant de la flotte, en éclaireurs, dispersion des moyens – au lieu du respect de la concentration des moyens – et confusion dans les objectifs, les Japonais hésitant entre des attaques à terre contre les B17 de Midway et les porte-avions américains. Dans le domaine aérien, citons le bombardement stratégique allié, partant du postulat que la supériorité matérielle écrasera l’économie et démoralisera la nation allemande, qui immobilise des ressources énormes et ne réussit au mieux qu’à freiner un peu la production, jusqu’à ce qu’il se réoriente vers la paralysie stratégique (attaque des voies de communication), mais à un moment où la supériorité numérique sera telle que l’issue de la guerre ne fait plus le moindre doute. Ainsi, la supériorité matérielle, sauf si elle est écrasante, est vaine, si elle ne se double pas d’une bonne stratégie.

Très souvent, une bonne stratégie parvient à inverser un rapport de force. C'est par exemple le cas de la Blitzkrieg en mai-juin 1940, qui inverse le rapport de force *a priori* défavorable sur le front de l'Ouest, les armées alliées étant supérieures sur le papier. Inversement, sur le front de l'Est, c'est une mauvaise stratégie qui est tour à tour la principale cause des déconvenues soviétiques et allemandes : en juin 1941, la stratégie de défense vers l'avant des divisions soviétiques semble conçue pour faciliter les manœuvres d'encerclement des unités blindées allemandes. Inversement, le choix de la bataille de Kiev retarde la prise de Moscou et de Leningrad, ce qui les rendra par la suite impossible, et l'offensive allemande de l'été 1942 échoue surtout car elle ne choisit pas entre deux points d'application (le Caucase et Stalingrad) et parce que l'ennemi refuse la bataille. Par la suite, en 1943, les Allemands auront le choix entre la défensive stratégique et la reprise de l'offensive : l'opération Citadelle sera de même un échec, car Hitler voudra attaquer le saillant de Kursk sans en avoir les moyens et sans certitude aucune de remporter la décision stratégique à l'est alors qu'il use l'essentiel de ses réserves : par la suite, tout retour offensif stratégique sera impossible, la logique du nombre reprenant ses droits. Il en est de même en matière de stratégie maritime : la priorité du plan Z (navires de ligne) sur les sous-marins (application de la doctrine Mahan de supériorité maritime) sera funeste à l'Allemagne qui ne pourra pas disposer d'assez de sous-marins au début du conflit, alors qu'avant la loi Prêt-bail, ils auraient pu mettre à genoux la Grande Bretagne. Enfin, à l'ère nucléaire, l'immense supériorité matérielle de l'URSS et des Etats-Unis n'a nullement dévalorisé la stratégie nucléaire française, fondée sur la suffisance : l'atome, égalisateur de puissance s'il en est, permet même à une petite puissance nucléaire de compter et de sauvegarder son indépendance, le rapport de forces entre arsenaux nucléaires n'ayant plus aucun sens du fait de la puissance terrifiante d'une de ses armes.

1,2 Le recours à la stratégie asymétrique en cas de supériorité matérielle ennemie écrasante

Enfin, lorsque la supériorité ennemie est trop nette, il est toujours possible de changer de registre et de donner l'avantage à la stratégie sur le matériel en déplaçant la dimension du conflit. Cette idée, qui date de l'antiquité – résistance de Jugurtha contre les Romains – est d'autant plus vraie aujourd'hui. Traditionnellement, on distingue deux dimensions : le terrorisme et la guérilla, mais il y en a d'autres. Il n'est pas question ici de faire l'apologie du terrorisme, mais de constater qu'il fonctionne : alors que l'URSS a été incapable de causer de véritables pertes aux Etats-Unis – du moins sur le territoire américain, les Etats-Unis intervenant dans divers conflits limités (Corée, Vietnam) mais ayant pu le refuser, les attentats du 11 septembre ont causé un choc équivalent à celui de Pearl Harbour, et causé la mort d'environ 3000 personnes. De même, malgré la RMA, la guérilla continue chaque jour à prouver son efficacité : malgré une supériorité matérielle écrasante, la coalition présente en Irak essuie des pertes importantes, d'autant plus inacceptables qu'elles interviennent le plus souvent sans réel combat. Il est également possible pour le plus faible de recourir à des moyens désespérés, tels que les attentats suicides (dans le cas des terroristes) ou les Kamikazes, qui modifient l'équilibre, au moins localement. Il est également possible de refuser le combat et de compter sur sa propre volonté politique en attendant que la supériorité matérielle de l'adversaire soit neutralisée par la lassitude ou le coût : l'URSS a évacué l'Afghanistan en 1989 non pas suite à une défaite militaire, mais parce qu'elle ne pouvait pas supporter le coût de la guerre plus longtemps. De même, malgré la supériorité de l'OTAN, il a fallu plus de 70 jours pour que Slobodan Milosevic cède après avoir perdu... 14 chars (11 selon les autorités serbes). Entre temps, les mouvements de réfugiés se sont multipliés, en attendant le contre nettoyage ethnique albanais, et les accords ont été plus favorables aux Serbes que ne l'étaient ceux de Rambouillet : la stratégie de l'OTAN, malgré une supériorité matérielle écrasante, a complètement échouée. Enfin, à une époque où la médiatisation est prioritaire sur tout, la dimension politique et médiatique de la stratégie a une ampleur essentielle : il est possible pour le plus faible de nier la supériorité matérielle du plus fort en médiatisant sa cause (l'UCK au Kosovo, notamment) et d'obtenir la condamnation de l'agresseur par les instances internationales, ou, au minimum, par l'opinion internationale : déplaçant le conflit sur le plan du droit international, on peut annihiler l'avantage matériel de l'adversaire, qui ne peut plus agir en toute liberté.

En conclusion, force est donc de constater que la supériorité matérielle est certes nécessaire, mais qu'elle ne saurait se substituer à la stratégie, dont elle n'est qu'un élément parmi d'autre : lorsqu'elle est relative, ou du moins pas totalement disproportionnée, elle peut être contrée par une stratégie et donc une doctrine supérieure. Lorsqu'elle est écrasante, elle est soit niée par le fait nucléaire – à condition d'avoir la bombe – soit susceptible d'être mise en échec par une stratégie asymétrique : n'en déplaise aux partisans de la RMA, qui voudraient nous imposer leurs idées avec quelques arrière-pensées, la supériorité matérielle fruit de la « stratégie du savoir » sera toujours mise en échec par la maîtrise de la dialectique des intelligences, c'est-à-dire de la stratégie en tant que telle.